

qu'on se vantait d'affranchir, furent traités avec une rigueur inconnue; comme au temps des Francs, les nobles seuls purent porter des armes. Les choses n'en allèrent pas mieux, et Philippe le Long mourut à son tour. Charles le Bel (1322) ne dura guère davantage. Il n'eut que des filles, dont l'aînée hérita de la Navarre, depuis quarante ans unie à la France, et fut mère du perfide Charles le Mauvais. Ainsi, en quatorze ans, les trois fils de Philippe le Bel avaient passé sur son trône maudit. Ils ne laissaient qu'un neveu, Édouard III, roi d'Angleterre, et un cousin, Philippe de Valois, fils du fameux et turbulent Charles de Valois, mort sans avoir obtenu de couronne. Pour la première fois, le sang de Hugues Capet s'était tari dans la branche directe. Le trône, suivant les usages féodaux, se transmettrait-il par les femmes, ou, d'après les traditions des Francs, resterait-il le privilège des mâles? C'était une question qui allait se trancher, non plus par la paisible décision des états généraux et du saint-siège, mais par le glaive d'une affreuse guerre.

XXXVII. Pour le moment, Philippe de Valois, qui était à Paris, mit le premier la main sur la couronne (1328). Vrai fils de son père, chef et représentant de la noblesse féodale, c'était un franc despote, peu soucieux de consulter les députés des bonnes villes ou de ménager les finances du pays. Les institutions dont Philippe le Bel s'était servi contre le pape et les templiers reposaient comme des armes inutiles ou dangereuses. Plus d'états généraux, plus de légistes, également odieux par leur cruelle servilité. A leur place revivent les combats judiciaires, le droit du plus fort, le pouvoir sans contrepoids des hommes d'épée. Appui des petits et frein des grands, la vieille autorité de l'Église a disparu sous les coups de Philippe le Bel, et le premier fruit de cette anarchie, décorée du nom d'indépendance, est le règne d'une aristocratie féodale, plus fière, plus insolente, plus tyrannique que jamais. Les nobles prétextent les révoltes de la Flandre, les excès des pastoureaux, et se réservent de porter les armes. Paris les at-

tire, s'agrandit sans mesure, signe toujours fatal, et devient le lieu le plus gai, le plus chevaleresque de la terre. De splendides hôtels, aux grands toits d'ardoises, aux tours élancées, se groupent auprès du royal palais des Tournelles, sur les tristes ruines du Temple. La rue Saint-Antoine retentit sans cesse de la trompette des hérauts d'armes, du choc des lances, du bruit des tournois, en attendant le jour des combats véritables.

XXXVIII. Bien qu'il eût peu d'estime pour le pape, Philippe de Valois n'avait pas négligé d'obtenir son suffrage, et avait solennellement juré de reprendre la guerre sainte, si longtemps interrompue. Au fond, l'amitié du saint-siège était encore un moyen vénéré d'accroître sa puissance, la croisade un prétexte populaire pour soutirer les revenus du clergé, et les bénéfices ecclésiastiques de riches places à distribuer à ses amis. De son côté, nommé par des cardinaux gagnés ou intimidés, et encore tout enlacé par les trames de Philippe le Bel, le successeur de Clément V, Gascon comme lui, Jean XXII, n'avait pu échapper à la servitude. La France, jadis l'asile, le refuge des souverains pontifes, était restée pour lui une prison. Méprisé de l'Europe entière comme la créature et l'esclave des Français, il ne trouvait de force que dans leur protection et dans des violences dignes d'eux. De là son alliance étroite avec Philippe de Valois. Une hostilité sourde couvait parmi quelques évêques; celui de Cahors fut choisi pour être jugé et écorché vif, toujours sous prétexte de sorcellerie. Un mécontentement encore plus énergique éclatait dans les rangs des enfants de saint François, qui ne cessaient, depuis frère Jacques, de réclamer la réforme de leur ordre et son retour à la pauvreté primitive. Déjà menacés lors du concile de Vienne, ils finirent par partager le sort des templiers, leurs frères aînés dans la conquête de l'Orient. Les plus ardents furent saisis et brûlés, d'autres renfermés pour toujours; d'autres cherchèrent un refuge dans la fuite: nouveau et dernier coup pour les missions d'Asie.

XXXIX. Sur ces entrefaites, l'empereur Louis de Bavière déclarait que, se passant du

sacre, Louis et ses successeurs se contenteraient dorénavant d'être élus en Allemagne; puis, voulant avoir son pape à lui, il s'empara de l'Italie, et donna la tiare au franciscain Nicolas V. La piété des peuples fit échouer cette tentative prématurée, qui ne devait bientôt que trop réussir en France, et le nouveau pontife, chassé de Rome, vint humblement à Avignon demander pardon, la corde au cou. Louis de Bavière fut excommunié, et Philippe de Valois, soutien de Jean XXII, crut enfin le moment venu d'assurer à l'un des siens la pourpre impériale, convoitée par ses aïeux. Il choisit le plus fougueux et le plus brillant de ses compagnons, son beau-frère Jean de Luxembourg, déjà roi de Bohême. Sacré à Avignon, le nouvel empereur dit adieu aux fêtes et aux tournois, et partit pour conquérir son trône à la pointe de l'épée.

XL. Dans le même tourbillon de plaisirs vivait le comte de Flandre, tête faible et légère, qui avait préféré aux vieux palais de Bruges le frivole Paris, où son père était resté prisonnier. Il y prit des leçons d'orgueil, de tyrannie, de mépris des petits, et, de leur côté, ses fidèles sujets apprirent à vivre sans lui et à ne plus l'aimer. Bientôt les esprits s'agrippèrent; la révolte éclata. Le rival et l'ennemi de Philippe de Valois, le roi d'Angleterre Édouard III, et l'empereur Louis de Bavière, avaient jeté les yeux sur ce pays pour y faire naître la guerre, et soutenaient secrètement les rebelles. Toute la noblesse de France prit fait et cause pour le comte de Flandre; c'était un gras pays à piller, de fiers bourgeois à humilier, qui montraient à tout venant leurs éperons de Courtray. Les hommes de Bruges vinrent attendre à Cassel l'armée du comte et du roi, et leurs drapeaux, surmontés d'un coq, portaient cette devise: « Quand ce coq chantera, le roi ici entrera. » L'affaire tourna comme à Mons; les chevaliers français se tinrent sur leurs gardes; les bourgeois voulurent les forcer dans leur camp, furent surpris en désordre et taillés en pièces (1328). Cette fois les Flamands avaient des cuirasses, qui rendaient la fuite difficile; treize mille restèrent sur le

terrain. Pendant que le comte rentrait dans ses États comme en pays conquis, frappant des impôts, ordonnant des supplices, faisant tout préparer pour une nouvelle révolte, le roi s'en revint au château de Vincennes, enivré de sa victoire et brûlant de la célébrer par de nouvelles fêtes.

XLI. Tout marchait au gré de ses désirs. Vainqueur au nord, il s'agrandissait au midi sans tirer l'épée, et l'honnête dauphin du Viennois, Humbert II, partant pour la croisade, lui céda les bords de l'Isère et de la Drôme, à la seule condition qu'à l'avenir le fils aîné du roi de France prendrait le nom de Dauphin. Mais, si quelques bonnes âmes croyaient encore à la guerre sainte, Philippe de Valois se souciait peu de les imiter. Vainement le frère d'André d'Antioche arrêta son cheval par la bride, lui demanda si ce n'était pas lui qui avait juré de délivrer la Terre-Sainte, et menaça sa famille et son royaume de la colère du Ciel. Vainement la patiente main de Dieu retenait encore suspendus les châtiments de la France, donnant à la famille des Valois le temps de réparer les fautes de Philippe le Bel. Un instant troublé, le roi noya ses remords dans le plaisir.

XLII. Les revers commencèrent. Son empereur Jean revint d'Allemagne battu, ruiné, avec un œil de moins. Sous prétexte de le guérir, un médecin juif de Montpellier lui fit perdre l'autre, et, surnommé l'Aveugle, Jean resta fixé à la cour de Paris, dont il ne pouvait plus guère goûter les fêtes, et dont il devait pourtant partager les malheurs. Désormais l'Empire était indépendant du saint-siège et de la France.

XLIII. Une plus grande humiliation se préparait du côté de l'Angleterre. Successeur de Richard Cœur-de-Lion et de Jean Sans-Terre, rois charnels et voluptueux, campés dans un pays à peine conquis, vassaux châtiés de Louis le Jeune et de Philippe-Auguste, Édouard III développait sagement les forces de son pays, effaçait les traces de la conquête des Normands, et défendait de parler à sa cour la langue française, qui était restée celle des vainqueurs, et que, sous saint Louis, l'Europe entière était fière de com-

son passage les campagnes étaient soulevées, les ponts coupés ou gardés ; harcelé par la belle cavalerie de Philippe, il n'arriva qu'à grand'peine sur les bords de la Somme. Un peu plus de célérité, et le roi, le surprenant au passage de cette rivière, lui faisait expier par un désastre ses ravages de Normandie. Mais il trouva un gué praticable, eut le temps d'y faire passer toute son armée, et alla occuper une bonne position sur les hauteurs de Crécy.

XLIX. Lent quand il fallait se hâter, pressé quand il fallait réfléchir, Philippe arriva tout essoufflé en vue de Crécy, n'attendit pas l'infanterie de Rouen, de Beauvais et des autres communes en marche pour le rejoindre, et donna à sa cavalerie l'ordre d'enlever la position. Édouard s'était retranché ; son armée, en grande partie composée d'infanterie, était solidement rangée en bataille sur un terrain incliné, dont la pente et les abords inaccessibles lui donnaient un grand avantage. Sur son front six pièces de canon lançaient des boulets de pierre ; c'étaient les premières qui eussent paru en rase campagne. Elles jetèrent la confusion dans ces escadrons pesamment armés, qui, une fois rompus, ne se ralliaient qu'avec peine, et qui vinrent s'entasser en désordre au pied de la colline. Alors l'infanterie anglaise descendit, et les chevaliers, embarrassés de leurs cuirasses et de leurs brassards, furent entourés, renversés, égorvés. Le vieux Jean de Bohême, depuis longtemps aveugle, fit attacher son cheval à ceux de ses écuyers, et se lança sur l'ennemi pour mourir en combattant. Il tomba au plus fort de la mêlée. Le duc de Lorraine, dix princes, quatre-vingts grands seigneurs, douze cents chevaliers mordirent la poussière. Le roi avait eu un cheval tué sous lui ; vainement voulait-il continuer la lutte ; il ne lui restait que soixante hommes d'armes, et, comme il s'acharnait et s'exposait à être pris, l'un d'eux saisit la bride de son cheval et l'emmena. Les milices des villes arrivèrent après le désastre, ne trouvèrent plus rien de l'armée royale, et se firent massacrer (1346).

L. Ainsi avait disparu, en une seule bataille, la fleur de cette noblesse française, si

fière et si insolente. Par une incroyable victoire, le roi d'Angleterre, la veille en fuite, se trouvait libre de tout entreprendre. Prudent avant tout et redoutant l'attitude des campagnes, il vit que la France était un pays ennemi, qui ne l'accepterait plus pour roi, et qu'il faudrait conquérir en détail. Il fallait, avant tout, un port sûr où il pût débarquer en tout temps et se retirer en cas de revers. Calais était là tout prêt, commune belliqueuse, qui ruinait son commerce par d'audacieuses pirateries. Il vint l'assiéger. Ses troupes furent logées dans des maisons de bois ; en communication par mer avec l'Angleterre, par terre avec la Flandre, elles furent largement pourvues de tout. Philippe essaya inutilement de faire lever le siège, et d'attirer l'ennemi en faisant paraître aux environs un semblant d'armée. Édouard ne s'y laissa pas tromper, et continua à bloquer étroitement la place. Les habitants se défendaient bien, et soutenaient vaillamment l'honneur français, si légèrement compromis à Crécy par de présomptueux chevaliers. Tant qu'il y eut des vivres, ils se battirent en désespérés. Ils allèrent jusqu'à renvoyer les bouches inutiles, femmes et enfants, que les Anglais refusèrent de laisser passer, et qui moururent presque tous dans les fossés de la ville, victimes du patriotisme de leurs proches.

LI. A la fin il fallut capituler. Édouard, furieux d'une si longue résistance, ne parlait d'abord que de passer tout le monde au fil de l'épée. Puis, craignant pourtant de les réduire au désespoir, il se contenta de six habitants qui devaient, la corde au cou, lui apporter les clefs de la ville et se mettre à sa merci. Inquiets à cette nouvelle, les bourgeois s'assemblent. Qui acceptera la périlleuse mission ? Au milieu de la foule muette de stupeur, Eustache de Saint-Pierre élève le premier la voix : « Si je meurs pour sauver ce peuple, dit-il, j'espère que Dieu aura pitié de moi. » Trois de ses parents l'imitent, deux autres les suivent, et tous les six ils partent sans nul doute pour la mort. La foule les suit en pleurant ; les Anglais les reçoivent durement. Personne n'aura-t-il pitié de ceux

qui se dévouent pour leurs frères ? Heureusement la reine d'Angleterre vit leurs nobles et calmes visages, se sentit le cœur ému, et intercédait pour eux : elle obtint leur vie. Les Anglais entrèrent dans la ville, en chassèrent tous les habitants, s'y établirent comme en pays conquis (1347). De cette place, imprenable refuge pour leurs armées, ils continuèrent la guerre malgré les instances du pape, et ravagèrent avec une cruelle régularité les provinces dalentour.

LII. Ce n'était plus le temps où, parlant la même langue, Normands et Français guerroyaient pour l'honneur, jusqu'au jour où la voix du saint-siège parvenait à apaiser leurs querelles et à les entraîner à la guerre sainte. Dans la grande famille européenne, l'autorité modératrice de l'Église n'existait plus, depuis que la France avait prétendu la confisquer à son profit. Comme jadis l'Espagne et l'Italie, l'Angleterre rompait également avec le roi de France et avec le pape, s'érigeait en nation isolée et conquérante. L'Allemagne faisait de même. Si le fils de Jean de Bohême, Charles de Luxembourg, parvenait à l'Empire et l'assurait à sa famille, c'était à condition de reconnaître solennellement par la bulle d'Or le pouvoir des électeurs et des libertés germaniques, et le petit-neveu de Charles d'Anjou, le roi Louis le Grand, ne joignait à la Hongrie le trône voisin de Pologne que pour le laisser à la famille nationale des Jagellons.

LIII. Quant à la malheureuse Italie, elle souffrait plus que nulle autre de l'absence des papes. Incapable de s'unir, divisée en villes ennemies, jalouses, opulentes et déjà vieilles de mœurs, elle était livrée sans frein à ces guerres civiles que saint Bernard et saint François avaient conjurées, et, fatiguée d'une liberté dont elle n'était plus assez sage pour user, elle ne trouvait de repos que sous le joug de tyrans cruels et vicieux. A Milan c'étaient les Visconti, types affreux de férocité et de corruption ; à Florence, les Médicis, riches marchands, avides de pouvoir. Le tribun Rienzi, à défaut de l'Église, se piquait de ressusciter les vertus de Rome antique, et établissait au Capitole une république de comédie. Enfin Jeanne d'Anjou, reine de

Naples, digne cousine de Philippe le Bel, épouvantait le monde par le meurtre de son époux et par ses mœurs monstrueuses. Tandis que le fils d'un exilé florentin, le roi des poètes d'alors, Pétrarque, refusait les couronnes de cette femme et secouait de ses pieds la poussière du rivage de Naples, plus faible son ami Boccace inventait, pour plaire à cette cour empoisonnée, ses contes, charmants de style, infâmes de morale, honteusement dévorés dans toute l'Italie. Composé avec moins d'élégance, mais inspiré du même cynisme, le *Roman de la Rose*, écrit à la demande de Philippe le Bel, faisait les délices de la France.

LIV. La cour d'Avignon, dernier refuge de l'Église, scandalisait les chrétiens par un luxe, une corruption, une vénalité, que Rome n'avait jamais connus. A Jean XXII avait succédé un troisième Gascon, puis un docteur de Paris, qui, ayant promis des places à ses amis pauvres, se vit assiégé par cent mille clercs, armés de leurs diplômes universitaires. Ainsi l'abomination de la désolation régnait jusque dans le lieu saint, et, loin de se réveiller à cette vue, les terreurs de l'an 1000 faisaient place à une incroyable insouciance. Vainement Rome, veuve de son pontife, le suppliait de revenir dans ses murs. Vainement un de ses envoyés, Pétrarque, touchant écho des douleurs de l'Italie, essayait de réveiller le courage du pape et l'amour de la croisade ; incompris, repoussé, il trouva un triomphe plus facile dans les ingénieuses plaintes d'un amour malheureux, et chanta la belle, la vertueuse Laure, que la mort allait ravir avec bien d'autres victimes. Aux grands crimes les grands châtiments : le siècle qui reniait saint Louis méritait une expiation mémorable.

LV. En effet, un mal contagieux, mortel, inouï dans ses ravages, messenger suprême de la colère de Dieu, la peste noire, arrivait d'Asie, précédée par les inondations et la famine, par des tremblements de terre et des globes de feu, par un malaise et des angoisses inexprimables. La Chine, soumise aux Tartares et fermée aux chrétiens, perdit la première treize millions d'habitants. Par les

prendre. Devenu véritable Anglais, il arma à côté de ses chevaliers une bonne et solide infanterie, vieille race saxonne, tirée des villes et des campagnes, et, pour compléter son armée, il faisait, le premier, usage d'une arme formidable, dédaignée par l'aveugle bravoure des princes français, de la poudre à canon. Soit que les missionnaires envoyés aux Tartares aient rapporté ce secret depuis longtemps connu en Chine, soit que les Maures d'Espagne l'aient à leur tour inventé, Édouard III fonda les premiers canons. Pendant qu'il préparait la guerre, il développait l'industrie nationale, défendait l'exportation des laines, qui jusqu'alors allaient toutes se faire tisser en Flandre, et attirait par de gros avantages les ouvriers du dehors. Excitant d'une main les villes trop crédules qu'il ruinait de l'autre, il se fit nommer vicaire de l'Empire, promit une flotte et une armée, et parvint encore une fois à faire prendre les armes aux Flamands.

XLIV. Malheureusement, si ces riches et populeuses cités rivalisaient de puissance avec celles d'Italie, elles n'en avaient que trop les funestes défauts, les jalousies, l'égoïsme, le sot orgueil du bourgeois qui ne voit rien au delà de ses murs. Dix ans plus tôt, Gand aurait pu rendre Bruges invincible, et avait pris plaisir à la voir écraser. Cette fois, Bruges se vengea en regardant faire les Gantais. Commandés par le brasseur Arteveld, ils chassèrent les gens et les soldats du comte, mirent une armée sur pied, et tinrent victorieusement la campagne. Mais, le premier enthousiasme passé, ils se divisèrent entre eux ; les petits ouvriers se soulevèrent contre les gros ; bientôt il fallut des exécutions pour maintenir la paix. Arteveld devint odieux à ses amis. N'était-ce pas un bourgeois comme eux ? Comment souffrir qu'il fit le maître, et qu'il traitât en souverain avec le roi d'Angleterre ? Il fut tué dans une émeute ; l'anarchie fit le reste, et Gand, comme Bruges, reçut à son tour le comte triomphant.

XLV. Cependant Édouard III avait débarqué en Flandre. Peu fidèle à ses promesses et faisant la guerre de son côté, il était entré

en France, avait bloqué Cambrai, et de là il marchait sur l'Oise. Philippe de Valois vint au-devant de lui avec toute sa chevalerie. C'était une belle occasion d'humilier encore une fois ces vassaux anglais, déjà chassés de Normandie, d'Anjou, de Poitou, et bien déchus de leur ancienne puissance, tandis que le royaume de France avait triplé d'étendue. Mais l'astrologue que le superstitieux monarque trainait à sa suite annonçait une défaite si on livrait bataille, et une crainte puérile enchaînait ces cœurs si fiers que n'animaient plus la foi ni l'enthousiasme des croisades. Quoique supérieur en forces, Philippe passa l'été à observer son adversaire et à éviter tout engagement. L'année suivante, enhardis par cette inaction, les Anglais prennent et brûlent la flotte française dans le port de l'Écluse (1340). Maître de la mer, Édouard abandonne les Flamands à leur malheureux sort, et tourne les yeux vers les vieilles possessions de ses ancêtres.

XLVI. La succession de Bretagne venait de s'ouvrir (1341) ; le frère et la nièce du dernier duc se la disputaient. Le frère soutenait bravement le drapeau de ses devanciers, qui avaient refusé à Philippe le Bel les biens de leurs templiers, et qui défendaient contre les rois la liberté de leurs élections ecclésiastiques. L'intérêt s'inquiète peu d'être logique ! Philippe de Valois, roi par le droit des mâles, soutint la nièce mariée à son cousin Charles de Blois ; et Édouard, qui prétendait à la couronne de France du chef de sa mère, se déclara pour le frère courageux et indépendant que préféraient les Bretons, espérant qu'à ce prix il rétablirait l'ancienne suzeraineté des Normands sur la Bretagne. Le candidat de l'Angleterre fut d'abord malheureux. Assiégé à Nantes, il se rendit, et fut envoyé prisonnier à la tour du Louvre. Mais sa femme, Jeanne de Montfort, avait du cœur : elle continua la guerre. Assiégée dans Hennebon par l'armée française, elle fit, à la tête d'une poignée de braves, une sortie audacieuse, et brûla les tentes des Français (1342). Les ennemis accoururent en nombre pour se venger et pour lui couper le chemin de la place ; mais elle se fit jour

dans la campagne, gagna furtivement Auray, réunit cinq cents hommes d'armes, et revint avec ce renfort se jeter dans la ville, qui la croyait morte. Elle donna ainsi au roi d'Angleterre le temps de venir à son secours.

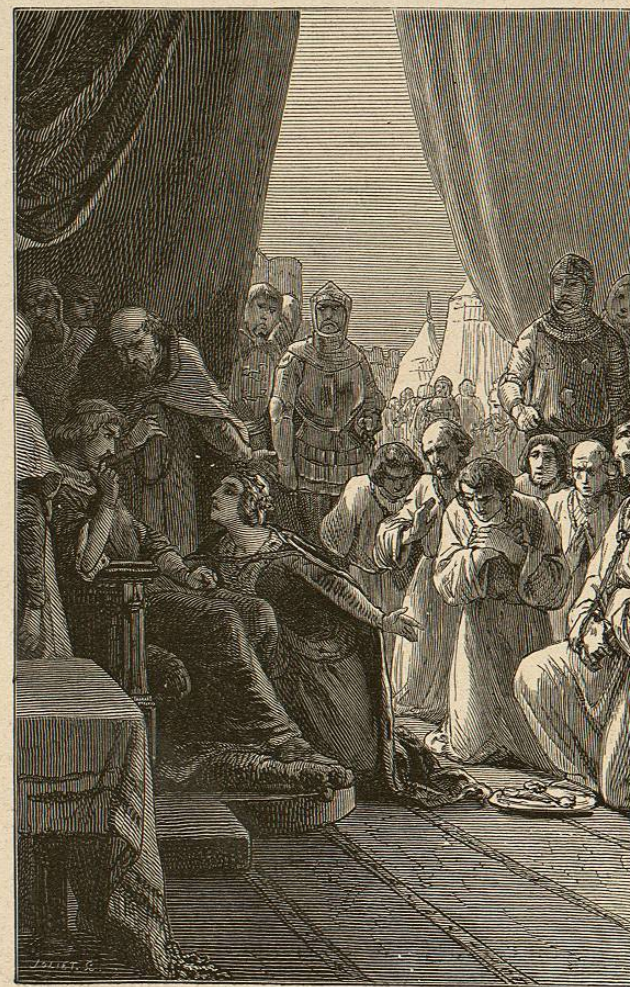
XLVII. Philippe se vengea sur des seigneurs bretons dont il soupçonnait la fidélité. Saisi dans un tournoi, le brave Olivier de Clisson fut décapité sans jugement, son corps envoyé à Montfaucon, sa tête exposée à Nantes au bout d'une pique. Quatorze autres chevaliers des premières familles furent traînés nus aux Halles, égorés et livrés aux outrages de la populace. Les Français entrèrent à Quimper l'épée à la main, y massacrèrent quatorze cents personnes ; les prisonniers, menés à Paris, furent décapités ou pendus. Ces violences donnèrent plus de partisans aux Anglais que toutes leurs victoires. A elle seule, la veuve de Clisson réunit

quatre cents hommes d'armes, qu'elle amena avec son petit Olivier, à peine âgé de sept ans, à la duchesse Jeanne. Cependant Montfort, pour qui les rigueurs redoublaient à la tour du Louvre, parvint à s'évader en habits de marchand. Exténué par les privations, il eut du moins la douceur de mourir libre, laissant à son fils une digne mère et des amis intrépides. Ses souffrances ne tardèrent pas à être vengées. Malheureux instrument de Philippe de Valois, le pieux et honnête Charles de Blois fut battu ; pris par les An-

glais, il alla vivre dix ans captif à Londres. La guerre se fut terminée là s'il n'avait eu, lui aussi, une Jeanne courageuse, digne émule de Jeanne de Montfort et capable de relever encore un parti désespéré.

XLVIII. Pour le moment, le pays était délivré des Français, devenus follement le fléau des Bretons comme des Flamands, et les Anglais pouvaient marcher à d'autres conquêtes. Avec son armée victorieuse, Édouard entra dans la riche et industrielle Normandie, qui, pensait-il, recevrait à bras ouverts le fils de ses anciens ducs. Mais ce prince, devenu anglais, trouva un peuple tout français, qui ne le connaissait plus. Caen voulut lui résister, fut pris d'assaut et saccagé. A Saint-Lô et à Louviers il pillait les riches magasins de draps, partout de belles récoltes et de nombreux troupeaux. Avancé toujours sans résistance, il remonta

la rive gauche de la Seine, brûla Vernon, occupa Verneuil, Pont-de-l'Arche, Poissy, Saint-Germain, enfin Bourg-la-Reine, Saint-Cloud et Boulogne, aux portes de Paris. Heureusement les bourgeois de la capitale tinrent bon, et montrèrent les dents. Le roi, qui ne se doutait pas du péril, et qui était allé prendre les dernières possessions anglaises en Guyenne, n'eut que le temps de revenir. A son approche, Édouard, content de son expédition, battit en retraite vers le nord, pour aller prendre ses quartiers d'hiver en Flandre. Sur



Dévouement d'Eustache de Saint-Pierre. (P. 148.)